

# The smell of us

Il n'y a que ça qui l'intéresse, Larry Clark, de jeunes garçons et de jeunes filles beaux comme des Dieux, éphèbes éphémères qui fument, qui baisent et se droguent sans y voir à mal, de maux, liberté tous azimuts, se défaire, ne font que ça et puis du *skate* aussi, et puis qui tapinent, et puis qui brûlent des voitures. La *trash attitude*, tu l'as ou tu l'as pas. Clark, lui, il l'a depuis des années, depuis *Kids* en 1995, depuis sa première monographie *Tulsa* en 1971. **Toujours saillant, oscillant du vieux dégueulasse provoc à l'artiste enragé, Clark ressort les crocs en crachant Paname aujourd'hui comme il crachait New York au début des années 90 (*Kids*) ou la Californie au début des années 2000 (*Ken Park*).**

Entre désœuvrement existentiel et peaux léchées, caressées, humées, bouffées même, suintantes dans la moiteur ourlée de l'été, dans les soirées *underground* au fond de caves étroites, ses (nouveaux) *kids* du Troca, petit-bourgeois parisiens qui se la pètent en se la jouant *no future* sur roulettes, cherchent on ne sait quoi dans les fragrances de l'abandon, comme l'envie d'en démordre, de tout valser, de chier sur une société genre à l'agonie. Sous la rage, les pavés. À leur insolente beauté (Diane Rouxel et Lucas Ionesco, magnétiques) ne répondent que des corps et des visages avachis, grimaçants, apanages d'une vieillesse qui déchanté elle aussi et qui morfle, se pisse dessus, par terre carrément.

**Le film donne l'impression d'un joyeux bordel jamais vraiment maîtrisé (comme le tournage, chaotique, Clark KO), réalisation à l'arrache ta mère, dialogues calamiteux réduits au strict minimum (tant mieux), acteurs mauvais, des baffes qui se perdent, narration en roue libre privilégiant ambiances et sensations.** Mais Clark ne semble plus savoir quoi dire ni montrer de cette adolescence frénétique qui le fascine et le tourmente, sinon des morceaux de pubis, des torsos à la pelle, du poil doux et du sexe lascif, décomplexé à fond. Comme *Kids*, le scénario de *The smell of us* a été écrit par un jeune artiste (Mathieu Landais, poète nantais, pseudo S.C.R.I.B.E.). Comme *Ken Park* (au début), il y a du trépas dans l'air (à la fin). Comme *Wassup rockers*, il y a des *skaters* qui carburent aux *ollie flips* et aux *grinds*.

*The smell of us*, vif et foutraque, n'arrive pourtant pas à se démarquer de ses prédécesseurs auxquels il s'écorche. C'est une œuvre en boucle, bornée, burnée, butée, machine à fantasmes monomaniaques n'offrant qu'une vision toc et quasi parodique du bel âge qui s'emmerde, se défonce et se filme en pixels nébuleux. **Porté par une B.O. impressionnante, illuminé de quelques scènes électriques (la soirée chez le vieil homosexuel qui dégénère, celle avec Dominique Frot en harpie squelettique, mère tragique et monstrueuse raide dingue de son fils), *The smell of us* se vautre avec fièvre et merveille dans sa propre déliquescence.**

Larry Clark sur SEUIL CRITIQUE(S) : *Ken Park*.